

Mercredi 20 juin à 18 h 30

salle Castelbou

22, rue Léonce Castelbou - Toulouse (m° Compans-Caffarelli)

Mai - juin 1968 : la grève générale

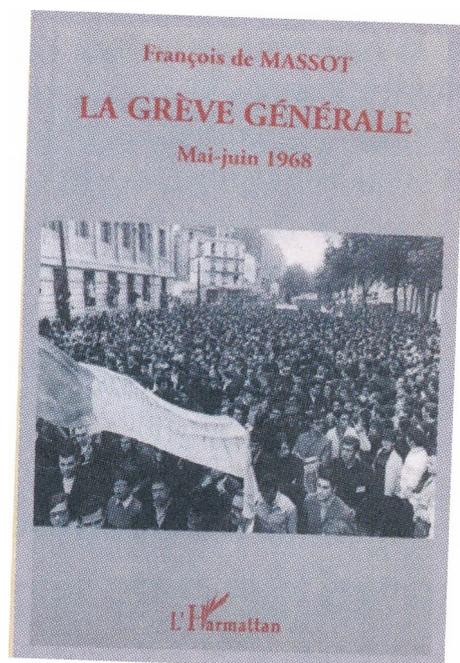
Rencontre animée par François de Massot qui, en 1968, était un militant de l'Organisation communiste internationaliste (pour la reconstruction de la IV^e Internationale). Il est l'auteur de *La grève générale – Mai-juin 1968*, édité en 1969 et republié par les Éditions de l'Harmattan. Jacques Dumeunier, qui a été un participant actif de la grève générale à Paris et auteur d'un témoignage publié dans la Tribune des travailleurs n° 141, (lire au verso) participera également à cette réunion.

L'ouvrage de François de Massot retrace l'action collective de millions de femmes et d'hommes, ouvriers, employés, fonctionnaires, salariés des entreprises publiques, enseignants, étudiants, lycéens, qui est le sujet même du livre.

Ces questions, loin de relever d'un passé révolu, sont d'une brûlante actualité :

- Les manifestants du 13 mai 68 criaient : « *De Gaulle, 10 ans ça suffit !* » mot d'ordre qui fait résonance avec la nécessité aujourd'hui de chasser le gouvernement Macron.
- Faudrait-il attendre 2022 alors que ce gouvernement illégitime s'emploie à détruire à marche forcée toutes les conquêtes de la classe ouvrière, détruire les services publics pour servir les intérêts des capitalistes ?

La grève générale de mai-juin 68 a soulevé de nombreux problèmes politiques aussi bien dans son développement que dans son organisation, sa direction et dans les obstacles auxquels elle s'est heurtée.



Il est intéressant de les connaître et d'en discuter, l'histoire reconstruite après coup ayant largement tendance à les occulter et surtout parce qu'ils sont l'actualité de ces mois de mai et juin 2018.

Avec la puissante grève des cheminots pour le maintien de leur statut et pour le retrait du pacte ferroviaire d'ouverture à la concurrence dicté par Bruxelles, toutes ces questions sont posées : comment surmonter les obstacles de l'éparpillement, de l'isolement organisé, comment réaliser l'unité de toute la classe ouvrière, avec les étudiants, les lycéens pour contraindre le gouvernement à reculer et ainsi ouvrir la voie qui précipitera son renvoi ?

La discussion, suivie d'un pot fraternel, sera largement ouverte, profitez-en pour venir nombreux!

Témoignage

Du 20 mai au 14 juin, la grève de Georges Lang

En avril 1968, la France « s'ennuyait » selon Viansson-Ponté, du *Monde*. Et les salariés, paraît-il, ne voulaient pas faire grève. La preuve, dans l'imprimerie de laubour, ils boudaient les grèves tournantes d'une heure auxquelles ils étaient appelés.

J'étais tout frais délégué du Livre CGT à l'atelier de composition de la « plus grande imprimerie de France », Georges Lang, à Paris : 2 500 salariés, deux établissements voisins et tous les procédés d'impression. Georges Lang était donc une imprimerie de laubour, c'est-à-dire qui fabriquait tous les travaux autres que la presse quotidienne : périodiques, catalogues, etc., et à très gros tirage.

La CGT y était quasiment monopolistique : nous étions 40 délégués, surtout des jeunes à la faveur d'un récent renouvellement, et nous venions de récupérer les vacances trustées par les deux « délégués généraux », quasi-permanents et interlocuteurs habituels de la direction.

Et puis il y eut le 3 mai et l'évacuation violente de la Sorbonne et une semaine de manifestations étudiantes. Étudiantes ? Pas que, car, avant ou après leur boulot, de jeunes ouvriers, chez Lang et sûrement ailleurs, allaient renforcer les rangs pour, disaient certains, « se taper du CRS ». Après la « nuit des barricades », la grève générale du 13 mai, puis l'annonce des grèves avec occupation à Sud-Aviation-Nantes, à Renault-Cléon, puis Billancourt, cela commença à bouillir dans les esprits. D'autant que les messageries de presse s'y étaient mises. Autant dire qu'à la fin de la semaine dans les ateliers la productivité n'était pas grande ! Quand le Syndicat du Livre se décida à appeler à arrêter le travail le lundi 20 mai, ce n'était plus la peine : plus personne ne bossait !

1 031 pour la grève illimitée

Le 20 mai au matin, donc, c'est la foule et l'agitation est fébrile : si la grève s'apprend, là elle s'apprend vite ! L'occupation s'organise, avec des tours de garde. Et, sans plus attendre, des « délégations » sont constituées pour aller à la rencontre des salariés des autres imprimeries du nord de Paris et de la banlieue. Ceux-ci sont invités à se réunir et, sans la présence du patron, écarté « gentiment », à établir leur cahier de revendications et à se prononcer sur la grève – ce qu'ils font, malgré les récriminations du singe.

La constitution d'un comité de grève est discutée au sein du collège des délégués, avec un représentant par atelier, mais il ne s'agit pas de la direction du mouvement intégrant les syndicats, comme il est demandé. Les dirigeants du Livre, qui ne cessent de mettre en garde contre les éventuels « éléments extérieurs », interviennent pour qu'il se cantonne « à l'information et à la répartition des tâches que nécessitent l'occupation des locaux et la poursuite de la grève ». Car, on en est persuadé, il va y avoir poursuite, ce que confirme le vote organisé le 21 pour la reconduction. Le résultat est sans appel : 1 031 pour, 140 contre et 10 nuls !

Une visite des locaux est organisée pour le patron, Jacques Georges Lang. Accompagné par les délégués, il est invité à constater que les machines sont toujours en état de marche. Bien sûr, lui est-il fait remarquer, on en prend soin, car maintenant, elles sont à nous ! Mais quand même, glisse-t-il, vous n'êtes pas si mal chez moi, je ne suis quand même pas un exploitateur ! Mais si, s'entend-il rétorquer : dans le privé, vous êtes peut-être le meilleur des hommes, mais votre fonction sociale est d'exploiter les salariés – c'est aussi ça que nous voulons changer. Ambiance...

Tout en occupant les locaux, les grévistes participent aux diverses manifestations organisées et ils applaudissent le rejet des accords

de Grenelle chez Renault et Citroën aux cris de « *Ne signez pas !* ». Nombre d'ouvriers de Lang sont de la grande manifestation CGT du 31 mai à Saint-Lazare, alors que de Gaulle vient d'annoncer la dissolution de l'Assemblée et de nouvelles élections, mais pas dupes de la manœuvre.

Cependant, à l'instigation des dirigeants, partout, et dans le Livre aussi, se déclenche une frénésie de négociations pour, avec l'acceptation du cadre des élections, obtenir des reprises du travail, provoquant la dislocation du mouvement. Dans le laubour, après trois séances successives avec le patronat, le Comité Inter-laubour du Livre présente le 8 juin un protocole et demande qu'il soit soumis au vote le lundi 10 juin « *pour une reprise du travail le lendemain 11* ». Il n'y a pas de consigne, mais cela veut tout dire...

Sachant que chez Lang l'atmosphère n'est pas à la reprise, loin de là, il fait organiser une assemblée générale. À l'heure dite, le vaste atelier de la brochure est plein, mais il manque encore le secteur de l'héliogravure, dans le second bâtiment. Soudain, des clameurs proviennent de l'extérieur : ce sont les grévistes de l'hélio, arrivant en cortège, précédés d'une banderole « *Non à la reprise !* », mot d'ordre qu'ils scandent. Le ton est donné. Les permanents s'égosillent à argumenter pour que l'accord soit accepté, mais ils n'arrivent pas à se faire entendre, leur voix couverte par les huées.

1 362 pour la poursuite !

Et ce n'est pas le fait de minorités, comme en témoigne le résultat du vote du 10 juin : sur 1 527 votants, 1 362 se prononcent pour la poursuite de la grève, contre 164, avec 1 seul nul. Soit plus que pour le déclenchement du mouvement : 1 362 donc, contre 1 031 ! C'est clair, Grenelle comme le protocole laubour, ça ne fait pas le compte : on n'a pas fait trois semaines de grève pour ça, entend-on dire de toutes parts !

Dans le même temps, une délégation de plusieurs entreprises du laubour, dont des grévistes de Lang, se présente au siège du Livre parisien pour déposer une motion contre la reprise. Elle est « accueillie » par un imposant service d'ordre constitué de camarades de la presse, dont certains se montrent surpris de rencontrer des connaissances alors qu'on leur avait annoncé une attaque de gauchistes ! La délégation est escortée dans les escaliers, alignée contre le mur de la salle où on les attend. Elle a le plus grand mal à s'exprimer, sa voix couverte par les cris « *Discipline ! Discipline !* »

Incrédules et déboussolés, les membres de la délégation regagnent leur entreprise, sentant que, malgré les votes pour la poursuite, même Lang, de plus en plus isolée, n'échappera pas au démontage de la grève en cours. Pendant qu'un protocole maison est négocié, les dernières forces sont jetées pour aider les imprimeries du secteur que l'on a débrayées à obtenir un accord favorable.

Un dernier vote est organisé, qui voit 800 pour accepter l'accord, mais encore 400 contre, donc pour la poursuite du mouvement, dernière preuve de sa force.

Et le lundi 16, après quatre semaines de grève, c'est le retour au chagrin, dans une ambiance style « reprise du travail à l'usine Wonder »... mais avec la satisfaction d'avoir osé et d'avoir montré pendant un mois que ceux qui produisent pouvaient prendre et leurs affaires en mains et celles du pays.

Jacques Dumeunier, en 1968 militant du groupe Révoltes d'Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), du Comité d'alliance ouvrière du Livre et de l'OCI, et délégué du Livre CGT à l'atelier de composition de l'imprimerie Georges Lang de 1967 à 1970. Actuellement militant du comité de Revel (Haute-Garonne) du POID.